

Le plein de sens, avec du plomb *Gaz Bar blues* de Louis Bélanger

Yves Rousseau

Numéro 116-117, été 2004

Le grand malentendu : le point sur le cinéma québécois

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/757ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rousseau, Y. (2004). Compte rendu de [Le plein de sens, avec du plomb / *Gaz Bar blues* de Louis Bélanger]. *24 images*, (116-117), 23–23.

Gaz Bar blues de Louis Bélanger

Le plein de sens, avec du plomb

par Yves Rousseau

Pour plusieurs cinéastes qu'on dits « auteurs » le premier long métrage comporte une large part d'autobiographie. Louis Bélanger aura attendu le second pour composer avec *Gaz Bar blues* une chronique inspirée de ses souvenirs d'adolescence. Si *Post mortem* était un film plus conceptuel – avec ses trois mouvements, une virtuosité scénaristique davantage voyante et des personnages plus marginaux – les deux films ont cependant en commun de se situer dans un milieu populaire et de présenter une vision précise et juste du phénomène du travail. L'attention portée aux détails des gestes qui s'y rattachent s'intègre parfaitement à la narration et ajoute une grande crédibilité aux personnages, et cela à l'heure où plusieurs scénaristes semblent puiser dans d'autres films des personnages de gangsters tous plus clichés les uns que les autres.

Nous sommes en 1989, François Brochu, dit le « Boss » (Serge Thériault, impeccable) tient ouvert contre vents et marées un *gaz bar* dans un quartier qui pourrait être Limoilou ou Villeray. Mais le monde se dérobe sous ses pieds : la clientèle fuit vers les libres-services. Veuf, il est aussi une sorte de père-poule pour ses trois fils, dont les deux plus vieux rêvent d'élargir leurs horizons et de quitter la station-service. Pire encore, le Boss souffre de la maladie de Parkinson et malgré ses efforts pour cacher son état, les signes de son irréversible déchéance physique sont annonciateurs du destin de son petit commerce.

Histoire presque banale, sans coups d'éclat, la force de

Gaz Bar blues est dans ses personnages, leurs interprètes et le regard du cinéaste, exempt de cynisme et de mépris. Pas d'essouffement visuelle ici, ce sont les personnages, filmés dans une lumière crue, de jour comme de nuit, plus que la technique, qui intéressent le cinéaste. De plus, la tendresse de Bélanger pour ses personnages n'est pas complaisance, il fait la différence entre les sentiments justes et les bons sentiments.

Si Guy, par exemple, peut sembler irresponsable (il sèche régulièrement ses quarts de travail et part sur des galères qui peuvent durer des jours), Louis Bélanger lui offre une extraordinaire rédemption quand son père assiste à un de ses shows. C'est comme si le père apprenait tout à coup à écouter son fils, pas seulement à l'entendre.

Le père, est comme un chien de berger vieillissant, pris entre sa déchéance physique et son sens du devoir, qui cherche inlassablement à empêcher la dispersion du troupeau. Il ne s'est pas remarié, n'a pas de compagne. Or, cette absence quasi totale d'élément féminin dans le film (hormis le personnage épisodique joué par Fanny Malette, un peu garçon manqué) suscite une impression de huis clos. Le Boss est aussi un peu maternel : il se sent responsable d'une communauté composée du voisinage, des habitués, qui ne sont en rien des personnages de service (sans jeu de mots).

Gaz Bar blues est un film cassavétien par la vulnérabilité des personnages, leur motivations complexes, les flux et reflux de la vie qui guident le scénario, car il s'agit d'une chronique, une vraie. Une œuvre en mode mineur, empreinte de pudeur, à l'opposé du tempo fulgurant de la majorité de ce qui se voit à la foire aux images.

Louis Bélanger situe également son film dans l'Histoire par cette façon de s'intéresser aux conséquences de la mondialisation en mettant en résonance l'aspect très local (la petite communauté qui gravite autour de la station-service en sursis) et le méga-événement géopolitique (la chute du mur de Berlin). Bien que l'action de *Gaz Bar blues* se passe à la fin des années 1980, le film exprime une ambiance propre aux années 1970. L'histoire se déroule juste avant l'hégémonie de la télécommande qui a changé la façon de faire des images et parle d'un monde où il n'y avait pas encore d'écrans partout déversant en permanence leur flot d'images. Or,

c'est à cause des déboires qu'il s'attire avec la justice allemande (il se fait arrêter pour avoir tenté de reconstruire le mur) que Réjean devient « réel » dans son quartier : il est reconnu dans le journal. Devenu une star malgré lui, il rentre au bercail apaisé. Il s'est rapproché de son père par son geste pourtant aussi vain que les tentatives du père de freiner la progression de la maladie. C'est peut-être le vrai message de ce film d'apprentissage où les garçons apprennent leur métier d'homme : deviens ce que tu es, mais n'oublie pas d'où tu viens. <

Québec, 2003. Ré. et scé.: Louis Bélanger. Ph.: Jean-Pierre St-Louis. Mont.: Lorraine Dufour. Son: Gilles Corbeil. Int.: Serge Thériault, Gilles Renaud, Sébastien Delorme, Danny Gilmore, Maxime Dumontier, Fanny Mallette, Gaston Caron, Gaston Lepage. 115 minutes. Couleur. Prod.: Coop Vidéo et Les productions 23. Dist.: Alliance Vivafilm et Films Tonic.



Les habitués du gaz bar de monsieur Brochu.